



JOANNA SHUPE

*L'imposteur des beaux quartiers*

CINQUIÈME AVENUE

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS



L'imposteur  
des beaux quartiers

*Aux Éditions J'ai lu*

**SCANDALES À NEW YORK**

1 – Drôles de fiançailles

*N° 13024*

2 – Miss Catastrophe

*N° 13129*

3 – Le jardin des secrets

*N° 13168*

JOANNA  
SHUPE

CINQUIÈME AVENUE - 1

L'imposteur  
des beaux quartiers

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Agnès Girard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

THE DEVIL OF DOWNTOWN

*Éditeur original*

Avon Books, a registered trademark of HarperCollins Publishers

© Joanna Shupe, 2020

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2021

*Pour la reine des abeilles et la tragédienne en chef.  
Merci pour tous les cheveux blancs.*





# 1

*Bronze House,  
à l'angle de Broadway et de la 33<sup>e</sup> rue, 1891*

Il la vit tout de suite, comme toujours.

À croire qu'un pouvoir surnaturel lui permettait de repérer Marion Greene dans n'importe quelle pièce, si bondée fût-elle. Sa beauté était parfaitement mise en valeur par les accessoires les plus luxueux. Ce soir, sa chevelure cuivrée était retenue par des peignes ornés de diamants, et la profondeur de son décolleté frisait l'indécence.

Seigneur, ce décolleté... D'où il se trouvait, c'était un pur délice.

Mais ce fut le sourire de Marion qui accrocha son regard. Toujours radieux, il éclairait davantage une pièce que les lampes à incandescence de M. Edison. Ses lèvres pulpeuses, d'un rouge sombre, contrastaient avec sa peau laiteuse, et ses dents, d'une blancheur impeccable, brillaient à la lumière des becs de gaz. Elle remporta la mise et applaudit d'un air ravi. Elle riait et aimait la vie plus qu'aucune des femmes qu'il avait connues jusqu'ici, attirant l'attention comme la flamme attire la phalène.

À en juger par la foule qui se pressait autour des deux sœurs Greene, cette soirée ne faisait pas

exception à la règle. À la roulette, Marion et sa sœur étaient l'attraction centrale.

Bon sang, la roulette !

Il balaya du regard la grande salle de la Bronze House, le plus luxueux casino de la ville, et déplora le tour qu'avait pris sa soirée. Ce n'était pas la première fois qu'on l'appelait dans un casino ou un tripot pour qu'il vienne en aide à un client – à vrai dire, cela arrivait un peu trop souvent à son goût. Avocat, Frank comptait parmi ses clients la plupart des hommes d'affaires fortunés et des personnages influents de la ville, et il avait souvent fait toutes sortes de choses pour les tirer d'un mauvais pas.

Rien d'illégal. Beaucoup d'inventivité et un certain don pour contourner la législation suffisaient.

Dans l'esprit de Frank, rien n'était jamais tout noir ou tout blanc. Son enfance et son milieu lui avaient appris à intriguer, à conspirer. À esquiver et à louer. En un mot, à « survivre ». Des qualités qui avaient fait de lui un homme riche. Très riche.

Qu'on le convoque à tout moment pour résoudre un problème et éviter une catastrophe ne le gênait pas. Surtout lorsqu'il était grassement payé.

Là, en revanche, c'était un peu particulier. En quatre mois, c'était la troisième fois qu'on l'appelait à la rescousse et qu'il n'en parlait pas à son client.

Il avait gardé le secret parce que, chaque fois, c'était la fille aînée dudit client qu'il avait dû tirer d'affaire. Une fille qui, autant l'avouer franchement, était loin de lui déplaire. Remplir son carnet de bal, chercher un bon parti, toutes ces bêtises qui occupaient d'ordinaire le quotidien des filles de bonne famille, rien de tout cela ne l'intéressait. Non. Marion Greene disait haut et fort sa façon de penser et ne laissait rien – ni personne – se mettre en travers de son chemin.

Il l'admirait pour cela. À vrai dire, il se comportait un peu de la même manière.

L'intérêt qu'il lui portait avait cependant quelque chose de malsain. Courtiser les riches héritières de la haute, ce n'était pas son truc. Il était plutôt du style à baiser la figurante de Broadway jusqu'à l'aube. Marion Greene n'avait pas sa place dans son existence parfaitement organisée, celle qu'il avait bâtie sur les vestiges d'un passé soigneusement enfoui. Il était temps qu'il en finisse avec elle.

C'était la dernière fois qu'il venait à son secours. Ce soir, il la ramènerait chez son père, Duncan Greene, et laisserait dorénavant ce dernier s'occuper lui-même de sa fille. C'était ce qu'il aurait dû faire les fois précédentes, lorsqu'il l'avait retrouvée dans les quartiers les plus sordides de la ville. Mais chaque fois, son sourire et son impertinence l'avaient désarçonné et, sous le charme, il l'avait crue lorsqu'elle lui avait promis qu'elle ne recommencerait pas.

Mensonges.

Cette petite imprudente n'avait pas idée des risques qu'elle courait en fréquentant ces établissements, ni des dangers qui la guettaient à tous les coins de rue dans le quartier de Tenderloin. Ici régnaient le vice et le péché, et la police regardait ailleurs. Au sud de la 34<sup>e</sup> rue, il pouvait lui arriver tout et n'importe quoi.

Pour autant, il ne pouvait pas continuer ainsi, quand bien même il avait une envie folle de la protéger.

— Merci d'avoir fait aussi vite.

Frank sursauta et fit volte-face. Clayton Madden, le propriétaire très discret de la Bronze House se tenait derrière lui. D'ordinaire, il restait dans l'ombre. Très peu de gens le connaissaient, car il préférait ne pas se faire remarquer. Madden lui tendit la main, et Frank s'empessa de la serrer.

— Je vous en prie, dit-il. Merci de m'avoir signalé sa présence.

Du menton, Madden indiqua la grande salle de jeu

— Elle a amené une de ses sœurs, cette fois.

Les femmes n'étaient pas autorisées à fréquenter la Bronze House, pourtant Marion avait réussi à y entrer.

— Pourquoi les avoir acceptées ? demanda Frank sans la quitter des yeux.

— J'ai mes raisons.

— Elle pourrait perdre de très grosses sommes. Pire, elle pourrait perdre sa réputation.

Un sourire narquois incurva les lèvres de Madden.

— Qu'elle perde l'un ou l'autre m'indiffère, croyez-moi. Non, ce qui m'ennuie, c'est la foule qu'elles ont attirée dans leur sillage. Quand un homme reste planté là, bouche bée devant ces demoiselles, il ne joue pas. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles nous n'autorisons pas les femmes à s'asseoir à nos tables.

Frank dévisagea Madden.

— J'aurais dû me douter que c'était une question d'argent.

Madden croisa les bras. S'il faisait la même taille que Frank, un peu plus d'un mètre quatre-vingt, il était plus râblé. Une balafre zébrait la partie droite de son front, une autre courait le long de son menton. Il portait son habituel costume noir, assorti d'un gilet noir. Impressionnant.

— Greene et moi, on voit les choses différemment. Je doute que ses filles aient jamais gagné un cent à une de mes tables.

— Vous pourriez leur refuser l'entrée dans votre établissement.

Madden se frotta la mâchoire en fixant les deux jeunes femmes.

— Je pourrais, admit-il, énigmatique.

Frank s'en tint là. Madden était un taiseux, et de toute façon cela n'avait pas grande importance. Les sœurs Greene n'avaient rien à faire ici et il était heureux que Madden l'ait prévenu.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à aller les chercher, déclara-t-il. Greene m'a demandé de vous remercier.

— Arrêtez votre cirque, Tripp. Nous savons tous les deux que vous ne parlez pas de ces petites escapades à votre client.

Frank serra les dents, hésita à nier. Mais à quoi bon mentir ? Madden avait raison.

— Mon cirque, comme vous dites, s'arrête ce soir. J'en ai terminé avec les faveurs. Il faudra qu'il s'occupe de sa fille lui-même désormais.

Madden rit sous cape.

— Continuez à vous raconter des histoires si ça vous chante... Au fait, si vous êtes disponible, j'aurais besoin de votre avis sur une affaire. Mes avocats me donnent du fil à retordre, et on m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

Frank hocha la tête.

— J'ai un peu de temps demain, si cela vous convient.

— C'est très bien. Venez à 16 heures.

Marion gagna de nouveau et étreignit sa sœur sous les applaudissements de la foule. Frank serra les dents et songea à frapper tous ceux qui encourageaient ce comportement extravagant.

Et la chose arriva. À vrai dire, s'il avait cligné des yeux, Frank n'aurait absolument rien vu.

Des doigts agiles se glissèrent dans la poche intérieure de l'un des hommes qui se tenait là, en retirèrent une pince à billets. La liasse de dollars disparut dans les plis de la robe de Marion.

Madden siffla doucement.

— Pas mal. Je me demande où une fille de la haute a bien pu apprendre à faire les poches aussi discrètement.

Nom de nom ! Frank n'en croyait pas ses yeux. Le père de Marion en ferait une attaque s'il savait.

— Il est temps que je m'en mêle...

— Attendez, dit Madden en le retenant par le bras. Costume sombre sur sa gauche.

Madden avait l'œil. Alors que Marion avait le dos tourné, l'homme en profita pour verser le contenu d'un petit flacon dans son verre de champagne. Frank se figea, sentit une colère froide s'emparer de lui.

— Bon sang !

— Le salaud. Laissez, je m'en occupe.

Madden se dirigea vers l'escalier à l'extrémité de la galerie.

Frank n'avait pas l'intention d'attendre. Il fallait qu'il intervienne avant qu'elle boive ce champagne. Sans réfléchir, il passa par-dessus la balustrade, s'agenouilla pour s'agripper au rebord et se laissa pendre dans le vide. Deux mètres plus bas environ, une partie de dés battait son plein.

Il se laissa tomber.

Sous son poids, la table bascula, mais ne se renversa pas. Les jetons volèrent dans les airs, les joueurs s'écartèrent en poussant des cris. Il les ignora, concentré qu'il était sur l'homme qui venait de verser de la drogue dans le verre de Marion. Il sauta sur le sol et se rua en direction de la roulette, une douleur à la cheville lui arrachant une grimace.

L'homme leva les yeux au moment où Frank bondissait par-dessus la table. Ils se heurtèrent, l'homme encaissant l'essentiel du choc, et roulèrent sur le sol.

— Vous espériez quoi exactement ? gronda Frank en le secouant. Qu'elle perde connaissance, et vous vous seriez gentiment proposé pour la ramener chez elle ?

L'homme leva les bras pour se protéger.

— Attendez... je n'ai rien fait !

Frank le frappa au visage.

— Et il ment comme il respire en plus !

Deux mains puissantes soulevèrent soudain Frank. Il se débattit, impatient de régler son compte à ce salaud, mais celui qui le retenait était trop fort. Du coin de l'œil, il vit Marion et sa sœur qui observaient la scène, les yeux ronds.

— Ça suffit, Tripp, ordonna Jack le Chauve, le bras droit de Madden, qui le tenait fermement. Le patron veut que vous fichiez le camp.

— Cet homme mérite...

— Il aura ce qu'il mérite. Madden s'en occupera personnellement.

Ces paroles eurent le don de calmer Frank. Si Madden réglait ses comptes en privé, la note serait cent fois plus salée. Jack le Chauve le reposa sur le sol, Frank se lissa les cheveux et s'efforça de reprendre son souffle. Toujours à terre, l'autre gémissait, la joue en sang. Frank se retint de lui flanquer un bon coup de pied dans les côtes, pour faire bonne mesure. Il se contenta de déclarer à Jack :

— Vous lui direz merci de ma part.

— Entendu. À présent, vous feriez mieux d'emmener ces dames...

— Je ne pars pas, lâcha une voix féminine.

Marion ! Frank aurait reconnu ces intonations un peu rauques entre mille.

Il la foudroya du regard.

— Si, mademoiselle Greene, vous partez. Et votre sœur aussi. Cet endroit n'est pas pour vous.

Marion s'approcha, ses yeux noisette lançant des éclairs.

— Je viens de dépasser les deux cents dollars, Tripp. Je ne partirai pas.

Frank serra les poings. Cette femme le rendait fou. Avait-elle seulement idée du danger auquel elle venait d'échapper ? Elle aurait pu être agressée, violée... ou pire.

Jack le Chauve s'en mêla.

— M. Madden vous demande de quitter son établissement immédiatement, mademoiselle. Avec votre sœur. Il insiste également pour que vous évitiez d'y remettre les pieds à l'avenir.

Les lèvres pincées, elle leva le menton. Frank s'attendait qu'elle cherche à discuter, or elle le surprit en cédant.

— Très bien. Permettez-moi de récupérer mes gains, et je m'en vais.

— Hum... Marion ?

Sa sœur Florence lui indiqua la table qu'elles venaient de quitter. Leurs jetons avaient disparu. Un des joueurs avait profité de la distraction générale pour voler ce que les deux sœurs avaient gagné.

— Où sont nos jetons ? s'écria Marion en regardant la table et en la balayant du regard comme s'ils avaient juste été égarés. Ils étaient là !

Florence haussa les épaules.

Jack le Chauve souleva l'homme à terre et le confia à deux employés de la salle de jeu, qui l'emmenèrent. Il se tourna ensuite vers Frank et les sœurs Greene.

— Vous trois, dehors.

— Mais on nous a volées ! se plaignit Marion. Nos gains ont été subtilisés. J'avais plus de deux cents dollars.

— Avec tout le respect que je vous dois, mademoiselle, pas de jetons, pas d'argent. Sinon, tous les clients égareraient leurs jetons. Il va falloir oublier l'argent et prendre la direction de la sortie. Immédiatement.

Personne ne sortait vainqueur d'une querelle avec Jack le Chauve, du moins, personne n'était encore en vie pour s'en vanter. Toutefois, vu la façon dont elle redressait le menton, Frank devina que Marion était déterminée à essayer, et décida d'intervenir. Après tout, il était venu pour cela.

Il franchit la distance qui les séparait, la prit par le coude et l'entraîna vers la sortie.



— Venez avec moi.

Elle eut beau se débattre, il tint bon.

— Lâchez-moi, Tripp.

Une grande main se posa sur l'épaule de Frank et le secoua.

— On ne malmène pas les dames. Ordre de Madden.

Frank se retint de se libérer. Malmener Marion était bien la dernière chose qu'il avait en tête.

— Je ne la malmène pas, dit-il en levant les mains pour prouver son innocence. Je l'aidais juste à gagner la sortie.

Marion poussa un soupir agacé et obtempéra dans un froissement soyeux, sa tournure oscillant au rythme de ses pas. Il essaya de ne pas lorgner ses épaules, le creux de ses reins... la courbe de ses fesses.

Essaya... sans y parvenir.

Cette fille était sacrément dangereuse.

Marion jura intérieurement. Quelle malchance !

D'abord, Florence et elle avaient failli ne pas pouvoir sortir. Leur père les ayant surprises dans le couloir, elle avait dû prétexter une soirée à l'opéra. Elle détestait mentir à son père. S'il apprenait la vérité, sa déception lui serait insupportable.

Ensuite, une fois à la Bronze House, un homme bizarre s'était installé à côté d'elle à la roulette, elle avait senti son souffle sur son cou pendant des heures... et pour finir, ses deux cents dollars avaient disparu.

Pour couronner le tout, Frank Tripp était arrivé. Une fois de plus.

Sa proximité lui donnait la chair de poule. Tandis qu'ils descendaient le perron, elle sentit son regard rivé entre ses omoplates. Elle détestait cet homme, tellement lisse, tellement poli qu'il faisait honte à la porte en bronze qui se refermait derrière eux. Certes,

il était absurdement séduisant et charmant, mais il maniait ces atouts comme autant d'armes ; il flirtait de manière éhontée avec toutes les femmes qu'il rencontrait et faisait ami-ami avec les hommes. Il obtenait toujours ce qu'il voulait, tout le monde se précipitant pour obéir à ses ordres à la seconde où ceux-ci sortaient de sa bouche.

Il était insaisissable, fuyant, déconcertant.

À vrai dire, c'était le seul homme qu'elle ne parvenait pas à cerner, et cela l'exaspérait.

Elle savait pourtant s'y prendre avec les hommes, et ce depuis toujours. Leur faire la conversation lui était facile, les manipuler encore plus. Malheureusement, la plupart des jeunes filles étaient ignares dans ce domaine.

D'une manière générale, elles recevaient des informations contradictoires à propos du sexe opposé :

« Sois gentille, mais pas trop, sinon il pensera que tu es désespérée. »

« Souris, mais pas trop, sinon il te prendra pour une cruche. »

« Sois attentionnée, mais pas trop, sinon il te trouvera dévergondée. »

« Sois ferme, mais ne lui réponds jamais, sinon il te prendra pour une mégère. »

Tout cela était complètement stupide.

Les hommes étaient des êtres simples. Ils aimaient les cigares, les chevaux et les poitrines généreuses – pas forcément dans cet ordre. Ils aimaient également les femmes qui les écoutaient et leur posaient des questions. Ils aimaient se sentir importants.

Son presque-fiancé, par exemple. Chauncey Livingstone. Ils se connaissaient depuis toujours et il était si prévisible. C'était le plus routinier des hommes. Chaque jour, il faisait la même chose, mangeait les mêmes plats, fréquentait les mêmes endroits. Il était

absolument dépourvu de mystère, et être sa femme s'annonçait tout aussi dépourvu de mystère.

Frank Tripp, en revanche, défiait toutes ces lois. Cet homme était une véritable énigme. Elle avait fait sa petite enquête et avait découvert qu'il n'obéissait à aucune routine. Il était membre de tous les clubs et s'y rendait au hasard. Il ne fumait pas, ou peu, ne jouait pas, ou peu. Fréquentait tous les quartiers de la ville. L'interrompait presque chaque fois qu'elle prenait la parole et n'avait jamais posé les yeux sur sa poitrine.

Une poitrine pourtant remarquable, on le lui avait souvent dit.

Florence se pencha vers elle comme elles arrivaient dans la rue.

— Ton chevalier servant a l'air très fâché.

Marion eut un ricanement assez peu féminin.

— Tu parles d'un chevalier. Un dragon cracheur de feu, plutôt.

— Alors je te laisse te brûler les ailes pendant que je vais nous chercher un fiacre.

— Lâche.

Florence gloussa et s'éloigna. Dans la seconde qui suivit, Tripp se matérialisa au côté de Marion, l'air renfrogné. Ignorant la petite palpitation au creux de son estomac, elle passa à l'offensive.

— Était-il vraiment nécessaire de gâcher notre soirée ?

— Vous voulez dire : était-il nécessaire de vous épargner une agression ou un viol ? Un homme avait versé quelque chose dans votre verre, probablement une drogue destinée à vous faire perdre vos moyens. Mais de rien, je vous en prie.

— Vous parlez de l'homme assis à ma gauche qui a sorti un flacon de sa poche intérieure ?

Pour son plus grand plaisir, l'avocat en resta bouche bée.

— Oui, Tripp, je l'avais vu. Je n'avais pas l'intention de finir mon verre, et j'avais prévu de changer de table pour lui échapper. Mais oui, merci de m'avoir sauvé la vie.

Un fiacre s'arrêta le long du trottoir. Marion empoigna ses jupes et contourna Frank.

— Attendez, dit-il en tendant le bras pour l'empêcher d'avancer. Il est hors de question que vous preniez un fiacre, je vous ramène chez vous.

— Cela ne sera pas nécessaire. Florence et moi sommes tout à fait capables de...

— Ce n'est pas négociable, Marion. Montez dans ma voiture, dit-il en désignant une voiture noire garée un peu plus loin.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse vous ramener toutes les deux chez vous. Vous n'écoutez donc jamais ?

Seigneur, cet homme était insupportable. La logique était le seul moyen d'échanger avec lui.

— C'est la troisième fois que vous me faites jeter hors de la Bronze House, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et m'avez-vous ramenée chez moi les autres fois ?

Sa bouche se crispa.

— Non.

— Par ailleurs, ne m'avez-vous pas traitée d'« enfant gâtée qui s'ennuie » lors de notre dernière rencontre ?

Il ne chercha pas à dissimuler son amusement et croisa les bras.

— Si, Votre Honneur. À quoi voulez-vous en venir exactement ?

— Vous ne m'aimez pas, et c'est assurément réciproque...

— Permettez-moi de m'inscrire en faux. Sacrifierais-je mes plans pour la soirée pour m'occuper de quelqu'un que je n'aimerais pas ?

— Oui, si vous pensiez que ne pas le faire risquait de vous coûter un client.

Un nerf tressauta sur sa joue tandis qu'il fronçait les sourcils.

— Si vous voulez parler de votre père, alors pourquoi ne l'ai-je jamais informé de vos petites excursions nocturnes ?

À vrai dire, elle s'était déjà posé la question.

— Je suppose que cela fait partie de quelque plan élaboré par vos soins. Vous ne faites jamais rien qui ne vous rapporte pas, paraît-il.

— C'est vous qui dites cela, vous qui avez chipé sa pince à billets à un client de la maison de jeu ?

Cette fois, ce fut elle qui resta bouche bée. Il l'avait vue ?

— Oui, Marion, je vous ai vue, répondit-il, comme s'il avait entendu sa question. J'ai l'intention de découvrir pourquoi vous faites les poches des gros clients des casinos, mais je préférerais en discuter dans ma voiture, ce sera plus confortable. Venez.

Elle ne faisait pas les poches, aurait-elle aimé lui dire. Du moins pas de la façon dont il l'entendait. Pour elle, il s'agissait plutôt de redistribution. Ces types de la haute société avaient plus d'argent qu'ils n'en pouvaient dépenser, alors que dans les bas-fonds, d'autres ne mangeaient pas à leur faim et vivaient dans des taudis. Des jeunes gens, qui vendaient leur corps pour quelques piécettes. Des petites marchandes d'allumettes au teint livide et au corps déjà fatigué. Des nourrissons crasseux enveloppés dans des hailons. Des hommes en colère qui devenaient violents devant les lendemains sans perspectives.

Marion ne gardait jamais ce qu'elle prenait. Elle donnait l'argent à des œuvres de charité, ou directement à une famille dans le besoin. Il y en avait tant dans cette ville. Trop. Et les associations charitables étaient plus souvent occupées à prêcher la

tempérance et à ramener leurs ouailles dans le giron de l'Église qu'à distribuer de l'aide. Marion aurait préféré que l'on ne pose aucune condition à l'attribution d'aide, et c'était pour cette raison qu'elle se rendait elle-même dans ces quartiers plusieurs fois par mois.

Il n'était bien sûr pas question qu'elle raconte cela à Tripp. Seules ses sœurs étaient au courant, et cela demeurerait ainsi.

Elle redressa la tête et plongea son regard dans celui de Tripp.

— Non, je ne monterai pas avec vous. À moins que vous ne soyez prêt à nous enlever, ma sœur et moi ? Merci encore d'avoir ruiné ma...

Elle n'eut pas le temps de terminer. Tripp se pencha, la souleva dans ses bras solides. Elle poussa un cri et se débattit, en vain.

— Pour l'amour de Dieu, Tripp, reposez-moi sur le sol !

L'ignorant royalement, il se dirigea vers sa voiture. Un passant les considéra d'un regard curieux.

— À l'aide ! lança Marion à son intention. Il essaie de m'enlever !

L'homme adressa un regard inquiet à Tripp, mais ce dernier ne ralentit même pas l'allure. Il se contenta d'expliquer :

— Ma femme a bu un peu trop de champagne, j'en ai peur. Je la ramène à la maison avec sa sœur. Vous venez ? lança-t-il à Florence par-dessus son épaule.

Marion vit avec horreur sa sœur presser le pas pour les rejoindre, un grand sourire aux lèvres.

Le passant poursuivit son chemin sans intervenir.

— Il ment ! cria Marion. C'est un menteur-né ! Rien de ce qui sort de sa bouche n'est vrai !

— Vous commencez à me les briser menu, marmonna Tripp. Et ça, je vous assure que c'est vrai.

— Je pourrais dire la même chose, figurez-vous. Posez-moi, je suis encore capable de marcher. Je vous promets de monter dans votre voiture.

— Pardonnez-moi si je ne vous crois pas.

Elle se raidit, posa la main sur son épaule pour le repousser. Dieu qu'il était musclé...

— J'ai toujours tenu mes promesses.

Il eut un petit rire ironique.

— Vraiment ? Vous aviez promis de ne plus jouer, la dernière fois que j'ai été appelé à la rescousse. Vous aviez aussi promis de ne plus fréquenter les casinos, les saloons, les dancings, les bordels, les fumeries d'opium et tous les lieux de perdition dont regorge cette ville. Et pourtant...

Bon, d'accord. Elle avait promis tout cela. Mais uniquement parce qu'elle était persuadée de ne plus se faire prendre.

Elle renifla.

— J'ai croisé les doigts quand j'ai fait ces promesses.

— Je n'ai rien à ajouter.

— Dans ce cas, moi non plus. Je ne crois jamais un mot de ce que vous dites.

Après tout, mentir était son fonds de commerce.

*Il te déteste. Il te prend pour une fille gâtée qui n'a rien d'autre à faire que créer des problèmes.* Très bien. Que l'on pense cela d'elle l'arrangeait. Ainsi, elle pouvait aider les miséreux dont le seul tort était d'être nés du mauvais côté de la barrière.

Finalement, Frank et elle avaient peut-être plus en commun qu'elle ne l'imaginait. Tous deux étaient des menteurs.

Cette constatation l'irrita beaucoup moins qu'elle ne l'aurait dû.

Il s'écarta et laissa Florence monter en premier dans la voiture.

— Traître, siffla Marion à l'adresse de sa sœur, qui s'esclaffa avant de disparaître à l'intérieur.

Enfin, Tripp la déposa sur le trottoir.

— Après vous, dit-il avec un grand geste du bras.

*Je ne lui parlerai pas. Je ne lui dois absolument rien.*

Déterminée, Marion grimpa dans la voiture de Tripp.



## 2

Sa détermination ne dura que quelques secondes.

À peine la voiture s'était-elle ébranlée que Frank se tourna vers elle, les sourcils froncés.

— Souhaitez-vous en finir avec l'existence ? Pourquoi recherchez-vous le danger avec une telle constance ?

Florence ricana, mais Marion soutint le regard de Tripp.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— Faux. À moins que vous ne souhaitiez que votre père sache où vous passez vos soirées, dites-moi pourquoi vous jouez les pickpockets dans les tripots de la ville.

— Des menaces ? Franchement, Tripp, je n'aurais pas cru cela de vous.

Il se pencha en avant. Dans la semi-pénombre, ses traits apparaissaient anguleux et ses yeux brillaient avec intensité.

— Quand il s'agit d'obtenir ce que je veux, Marion, rien ne m'arrête.

Étaient-ce les mots ou la promesse contenue dans sa voix rauque ? Un frisson d'excitation courut le long de son épine dorsale. Flirtait-il avec elle ? Non, c'était ridicule. Cet homme la détestait.

— Eh bien avertissez mon père. Allez lui raconter mes exploits. Si vous le faites, ajouta-t-elle en se

penchant à son tour, je lui parlerai de ces autres fois où vous m'avez sortie de ce casino sans le lui dire.

Le silence se fit dans l'habitacle. Tripp pianotait sur ses genoux en regardant défiler les immeubles par la vitre. Florence donna un coup de coude à sa sœur et lui adressa un clin d'œil approbateur. Marion se retint de sourire. À l'évidence, Tripp avait cru pouvoir vaincre les sœurs Greene, malheureusement pour lui, elles avaient affronté des adversaires plus coriaces.

À vingt-trois ans, Marion était l'aînée et la plus respectable des sœurs Greene. Elle était censée faire un beau mariage et jouer le rôle que l'on attendait d'elle en société, rôle qu'on lui avait attribué avant même qu'elle ne fasse ses premiers pas, et qu'elle n'avait jamais remis en cause. Sa trajectoire dans l'existence était toute tracée, son mariage avait été arrangé quand Chauncey et elle étaient encore bébés. Si devenir Mme Chauncey Livingstone n'était pas le rêve de sa vie, elle avait accepté à condition que ses sœurs soient libres de choisir leur voie – un pacte dont les principales intéressées n'avaient pas été informées.

Florence, qui avait deux ans de moins que Marion, était une source permanente de contrariété pour leurs parents. N'ayant aucune intention de se conformer aux règles de la bonne société, Florence disait ce qu'elle pensait, faisait le mur presque tous les soirs et cachait une pile de livres licencieux sous son lit. À ce jour, elle avait refusé quatre propositions de mariage.

Leur plus jeune sœur, Justine, avait deux ans de moins que Florence. Il était prévu qu'elle fasse ses débuts au printemps prochain, mais elle continuait de reprocher à sa mère de « gaspiller l'argent et le temps de tout le monde » avec cette histoire. Suffragette et profondément généreuse, Justine préférait de loin manifester dans les rues ou rassembler des fonds pour les bonnes œuvres plutôt que de prendre le thé avec des « vieilles chouettes étroites d'esprit ».

Bien que très différentes, les sœurs Greene étaient comme les doigts de la main. Marion était prête à tout pour ses sœurs, qui le lui rendaient bien.

— Et si je le disais à votre fiancé, plutôt ? suggéra Tripp.

Chauncey s'en formaliserait-il ? Pour l'heure, ils menaient chacun leur vie de leur côté, derniers moments de liberté avant de se passer la corde au cou.

— Faites, je vous en prie. Je doute qu'il vous croie.

Tripp se passa la main dans ses cheveux parfaitement coiffés.

— Marion, je vous rappelle que voler est un délit. Si vous vous faites prendre, vous serez arrêtée. Votre famille sera humiliée.

— Non. Parce que si on m'arrête, je vous ferai appeler. Vous arriverez et vous ferez opérer la magie de l'avocat. Et je serai libérée en un rien de temps.

— D'où tenez-vous que je volerai à votre secours ?

— Parce que mon père serait très déçu si sa fille aînée demandait de l'aide à son avocat et que celui-ci l'envoyait sur les roses.

Tripp secoua la tête et eut un sourire dégoûté.

— Vous n'êtes pas ma cliente, Marion. Je travaille pour votre père, pas pour vous.

— Alors pourquoi me pister à travers toute la ville et insister pour que je quitte ces établissements réputés ?

Il leva les mains.

— Nous tournons en rond, là. Je vais peut-être renoncer à travailler pour votre père, lui recommander un confrère, et me laver les mains de la famille Greene une bonne fois pour toutes.

Cette remarque prit Marion de court. Était-il capable de faire cela ? Son père le payait grassement, quoique pas plus, après tout, que les barons d'industrie, magnats de la presse et autres parrains du crime

organisé qui figuraient parmi ses clients. Il n'avait pas besoin de cet argent.

— Ah, je vois que ma petite tourterelle rebelle n'avait jamais envisagé cette éventualité ! commenta-t-il d'un ton supérieur qui horripila Marion.

— Je ne suis pas votre petite quoi que ce soit. Et je pense que vous bluffez.

Il haussa les épaules.

— Vous avez devant vous le meilleur bluffeur de la ville, mon ange. De l'État, même. En fait, certains prétendent que j'ai élevé le bluff au rang d'art. Cela dit, je ne bluffe que rarement avec mes clients. Quand on me paie pour mes conseils, j'ai tendance à être franc et direct, brutal diraient certains.

— Mais je ne suis pas votre cliente, comme vous l'avez déclaré à plusieurs reprises.

De nouveau, un nerf tressauta sur sa joue. Parfait. S'il croyait pouvoir embobiner une Greene, il se trompait lourdement.

— Ce qui ne nous avance guère sur les raisons qui vous poussent à jouer les pickpockets.

— N'insistez pas, monsieur Tripp, intervint Florence. Marion n'en a toujours fait qu'à sa tête. Personne n'est capable de la convaincre de renoncer à quoi que ce soit.

Marion faillit donner un coup de coude à sa sœur, puis se ravisa. Elle ne pouvait guère lui reprocher de dire la vérité. Et puis, mieux valait que Tripp sache d'emblée qu'elle était obstinée.

— Et vous êtes au courant, je suppose, de ce que fait votre sœur et des dangers qu'elle court ? Cela fait de vous sa complice.

Marion n'apprécia pas la menace, si vague fût-elle.

— On n'est pas au tribunal, Tripp...

— Pas encore en tout cas, murmura-t-il.

— Et vous vous inquiétez pour rien. Je suis très douée dans ce que je fais.

Il ricana – oui, il osa !

— Madden et moi avons remarqué votre petit jeu maladroit depuis la galerie. Cela se voyait comme le nez au milieu de la figure.

— Maladroit ! C'est...

— Une seconde, dit Florence en se penchant en avant, les yeux comme des soucoupes. Vous avez rencontré M. Madden ? À quoi ressemble-t-il ?

Marion se tourna vers sa sœur, sa colère cédant brièvement la place à l'étonnement. Pourquoi Florence s'intéressait-elle à cet infâme propriétaire de casino ?

— Je le connais à peine, répondit Tripp, mais ce n'est pas un homme à prendre à la légère... Raison pour laquelle vous ne devez plus retourner à la Bronze House, ni l'une ni l'autre.

La mise en garde était inutile. Après le scandale de ce soir, Marion ne serait plus jamais admise dans la salle de jeu.

— Vous m'avez épiée depuis la galerie ?

— Épiée, c'est beaucoup dire. Disons que je vous ai observée pendant quelques instants tout en bavardant avec Madden. Et c'est là que j'ai vu votre voisin vider son flacon dans votre verre pendant que vous faisiez les poches des clients.

Quand diable cesserait-il de marteler ce refrain ?

— Comment fait-on pour accéder à la galerie ? s'enquit Florence d'un ton innocent qui ne trompa pas sa sœur.

— Florence, dit-elle d'un ton d'avertissement. Nous parlerons de cela plus tard.

— Oh, tu n'es pas drôle ! grommela Florence en se tournant vers la fenêtre.

— Vous voyez, dit Frank en la désignant. Vous corrompez votre pauvre sœur.

Marion réprima un rire. Florence n'avait pas besoin qu'on la corrompe. À vrai dire, c'était elle qui avait corrompu ses deux sœurs.

— Pourquoi toujours imaginer le pire à mon sujet ?  
Vous me connaissez à peine.

— Appelons cela une intuition nourrie par des faits.  
Me promettez-vous de cesser ces excursions et ces vols ?

Pour une fois, Marion ne tourna pas autour du pot.

— Non.

— Bon sang, Marion...

— On est presque arrivés, annonça Florence.

Marion en fut presque déçue. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas autant amusée.

Cela dit, cette agréable soirée pouvait tourner au cauchemar si Tripp décidait d'informer son père de ce qui s'était passé.

Elle croisa les mains et le regarda bien en face.

— Quelles sont vos intentions ?

Il la fixa d'un regard neutre qui ne laissait rien paraître de ses pensées. Le cœur de Marion se mit à battre à un rythme affolé. Tous ses efforts pour aider les autres pouvaient être réduits à néant par cet homme. Peut-être aurait-elle dû tout lui avouer, faire appel à son sens de la justice plutôt que de s'attirer son hostilité.

Mais c'était plus fort qu'elle, Frank Tripp faisait ressortir le pire en elle.

*C'est parce que tu le trouves séduisant. Et fascinant. Et intelligent. Et...*

Dieu du ciel, il fallait absolument qu'elle cesse de penser à lui de cette manière ! Elle sentit une onde de chaleur lui colorer les joues et détourna les yeux, incapable de soutenir son regard.

Frank Tripp était l'avocat de son père, et il lui compliquait diablement la vie. Point.

Tripp frappa au plafond de la voiture et ordonna à son cocher :

— Allez jusqu'à l'entrée de service.

Elle lui coula un regard en coin et vit qu'il ne l'avait pas quittée des yeux. Il affichait un sourire satisfait.

— Je vous laisse une dernière chance, mademoiselle Greene. J'attends toutefois une réponse de votre part demain soir. Disons au Sherry, à 22 heures ?

Elle cilla.

— Vous me faites du chantage pour que j'accepte de dîner avec vous ?

— Apparemment.

— Même venant de vous, Tripp, c'est très mesquin. Je refuse.

— Vous viendrez, j'en suis persuadé.

Il posa brièvement les yeux sur les lèvres de Marion.

— J'obtiens toujours ce que je veux, Marion. Ne l'oubliez pas.

Il s'était voulu menaçant, cela ne faisait aucun doute. Et pourtant, lorsqu'elle franchit la porte de service quelques instants plus tard, ce n'était pas la peur qui s'était logée au creux de son ventre, mais une douce chaleur.

De jour, la Bronze House semblait très différente. Le soleil de l'après-midi qui se déversait par les fenêtres de toit révélait les meubles en merisier, les appliques dorées et les tapis persans. Frank connaissait des salons plus miteux sur la Cinquième Avenue.

Il suivit Jack le Chauve entre les tables de jeu. Et cela lui rappela Marion. Seigneur, cette femme ! L'effacer de ses pensées avait été pratiquement impossible. Fort heureusement, des requêtes urgentes de la part de clients lui avaient occupé l'esprit... jusqu'à maintenant. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une jeune femme aussi belle et riche à jouer les pickpockets ? Le frisson ? Et où avait-elle appris à faire cela ? Pour autant qu'il sache, il n'existait pas de répétiteur de vol à la tire pour jeunes filles de bonne famille.

Si Frank avait travaillé pour toutes sortes de clients, depuis quelque temps, il se consacrait surtout aux grandes familles de la bonne société, ce qui impliquait pour l'essentiel des affaires financières ou personnelles un peu délicates. Il avait aussi défendu des assassins, des voleurs, des kidnappeurs, et tout ce que l'on faisait de pire dans ce domaine. Il avait même représenté une femme poursuivie parce que son chat empêchait le voisin de dormir. En huit ans de pratique à New York, il avait vraiment vu de tout.

Du moins le croyait-il.

Une femme comme Marion, avec son pedigree et son statut social, qui faisait les poches des amateurs de jeu ? Cela n'avait aucun sens. Il avait été personnellement témoin de la générosité de Duncan Greene. Si Marion avait besoin d'argent, pourquoi n'en demandait-elle pas à son père ?

*Parce que cet argent cache un secret.*

Lequel ? Un penchant pour l'alcool ? Un amant qui la plumait ? Un chantage ? Frank se jura d'obtenir la réponse à cette question le soir même – un rendez-vous qu'il attendait avec une impatience frisant l'absurde.

Certes, cette impatience avait plus à voir avec la demoiselle elle-même qu'avec la perspective d'en savoir davantage sur les raisons de son comportement criminel. Elle le défiait d'une manière qui le mettait en colère et le fascinait tout à la fois. Dans un monde de diamants scintillants, Marion était un fier rubis, une flamme qui brûlait avec plus d'intensité que tout le reste autour d'elle.

Elle était aussi inaccessible. Fiancée, ou presque, à l'héritier Livingstone, elle appartenait à un cercle social restreint et peu enclin à l'élargissement. Il n'y avait pas de place dans son avenir pour un avocat issu de la plèbe. Frank s'était donné beaucoup de mal pour effacer son passé et se fabriquer une histoire acceptable pour les snobs qui formaient désormais



l'essentiel de sa clientèle. Une femme comme Marion, qui n'avait sans doute jamais fait ce qu'on lui demandait de faire, pouvait réduire à néant tout ce qu'il avait bâti.

Pourtant, malgré cela, il avait envie de dîner avec elle. Était-ce le petit garçon en lui – celui qui avait grandi dans la crasse et la violence tout en rêvant des beaux quartiers – qui souhaitait aujourd'hui s'asseoir dans l'un des meilleurs restaurants de la ville en compagnie de la débutante la plus désirable, et que le monde entier le voie ?

Ou était-ce l'homme qui fantasmait sur elle depuis pratiquement trois mois ?

Jack le Chauve s'arrêta devant une porte en bois sculpté tout au fond du bâtiment. Il actionna la poignée, ouvrit la porte et fit signe à Frank d'entrer.

Assis derrière un énorme bureau en noyer, Clayton Madden griffonnait sur une feuille de papier.

— Asseyez-vous, Tripp.

Frank obtempéra tandis que Jack refermait la porte derrière lui. Madden posa sa plume et leva les yeux.

— Merci d'être venu. J'espère que cela n'a pas bouleversé votre emploi du temps.

— Ne vous inquiétez pas. C'est toujours un plaisir de donner des conseils lorsqu'on me le demande.

— Je vais aller droit au but. Vous êtes réputé pour résoudre les problèmes. J'ai un problème qui a besoin d'être résolu.

— Plus précisément ?

Madden posa les coudes sur son bureau et joignit l'extrémité de ses doigts.

— Je veux construire un autre casino, dans l'East Side, un peu plus au nord. J'ai trouvé l'emplacement idéal et acheté le terrain nécessaire, sauf une parcelle. La propriétaire refuse de me la vendre. Quelque âme charitable venue d'on ne sait où l'a persuadée de conserver son terrain.

Il avait dit cela sur un ton narquois, et Frank retint un sourire.

— J'ai besoin de cette dernière parcelle, reprit Madden. Elle est au beau milieu du pâté de maisons.

Frank haussa une épaule.

— Faites une offre supérieure.

— Je lui ai déjà proposé plus cher que le prix du marché. Je refuse d'aller plus haut. Je voudrais la poursuivre en justice.

— Pour quel motif ?

— J'espérais que vous pourriez en trouver un.

Frank secoua la tête. Ce n'était pas lui qui faisait les lois.

— Si elle est propriétaire de la maison et n'a enfreint aucun règlement, vous ne pouvez pas la poursuivre.

— Et si je la menaçais d'un procès, même fictif, histoire de lui faire perdre son temps et son argent ? Sans parler du souci. Il faudrait quand même qu'elle se défende, non ?

Pas étonnant que les avocats de Madden ne soient pas très chauds.

— En théorie, oui. Mais ce qui lui coûtera de l'argent vous en coûtera aussi. Pourquoi ne pas commencer les travaux, de part et d'autre de son terrain ? Entre le bruit et le chaos ambiant, elle aura tôt fait de plier bagage.

Un mélange d'espoir et de perfidie s'afficha sur le visage de Madden.

— Commencer à construire autour de sa maison ?

— Oui. Faites faire des plans, demandez les permis, puis entamez la démolition. Je suis prêt à parier qu'elle aura déménagé avant que vous posiez la première pierre de votre casino.

— Voilà qui me plaît. Rien qu'en l'énervant, je gagne. J'aime bien votre façon de penser, Tripp.

— Je vous remercie. Au fait, je connais une grande architecte. La meilleure.

— La meilleure ?

— Mme Phillip Mansfield. C'est elle qui a dessiné le nouvel hôtel Mansfield.

Madden souleva le couvercle d'une boîte et en sortit deux cigares.

— Ah oui, j'ai entendu parler d'elle. Une femme qui fait bouger les choses, j'aime ça. En parlant de femme, comment Greene a-t-il pris la nouvelle, hier soir ?

Frank se contenta d'une moue évocatrice.

Madden sourit et coupa les cigares.

— Vous ne lui avez rien dit. Je suis choqué, dit-il d'un ton qui suggérait le contraire.

Tandis qu'il allumait son cigare, Frank tenta de se défendre.

— J'ai juste repoussé cette conversation. Mlle Greene et moi dînons ensemble ce soir, et à l'issue de ce dîner je devrais en savoir plus sur les raisons de ses petites sorties.

Madden lui tendit l'autre cigare.

— Parce que vous pensez qu'elles ont un but ? Ces filles de bonne famille s'ennuient à mourir et vont chercher le frisson dans les quartiers louches. Histoire de voir comment vit le reste de l'humanité.

— Vous n'êtes pas exactement dans un quartier louche, fit remarquer Frank en glissant le cigare dans sa poche pour plus tard. Pour les bas-fonds, elles seraient plutôt allées dans le Bowery.

C'était près de ce quartier que Frank avait grandi, là qu'il avait vécu la misère noire. Certains souvenirs le hantaient encore. Il était prêt à tout pour ne jamais y remettre les pieds.

Madden souffla un long panache de fumée blanche.

— Sa sœur est une experte à la roulette. Aux dés, aussi. Elle en était à deux cent trente dollars de gains d'après ce que j'ai vu.

De sa part, c'était un compliment.

— Donc, c'était vrai, cette histoire de jetons volés ?

Madden haussa les épaules.

— C'est la première fois que j'entends parler de jetons qui disparaissent.

Le menteur. Madden savait tout ce qui se passait dans sa salle de jeu.

— Où Florence Greene a-t-elle pu apprendre à jouer de la sorte ?

— Aucune idée. Les sœurs Greene ont leurs petits secrets, semble-t-il.

— À tout hasard, ce serait trop demander de me dire ce qui vous oppose à leur père ?

Madden tira sur son cigare, puis le tapota sur le rebord d'un cendrier.

— Dans la mesure où vous êtes son avocat, il vaut mieux pour tout le monde que je garde ça pour moi.

— Pas de problème, dit Frank. Cela m'ennuierait d'être accusé de conflit d'intérêts.

Il consulta sa montre de gousset, puis se leva. Il avait un autre client à voir en ville avant de rentrer se préparer pour son dîner avec Marion.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai un autre rendez-vous. À moins qu'il n'y ait autre chose ?

Madden se leva à son tour.

— Non, je vous remercie, vous m'avez été d'une grande aide.

Il ouvrit un tiroir, y plongea une main et en tira une liasse de billets qu'il tendit à Frank.

Celui-ci refusa d'un geste.

— Je vous ferai parvenir ma note...

— Ne dites pas de bêtises. Je n'aime pas avoir de dettes, même à très court terme. Prenez cela et, si ça ne suffit pas, voyez avec Jack, il complétera.

Frank accepta. Il avait travaillé avec suffisamment d'hommes d'affaires du style de Madden pour savoir que discuter était inutile. Refuser leur générosité ne faisait que les mettre en colère, une complication dont Frank n'avait nul besoin pour le moment.

— Merci. Et bonne chance pour votre projet.

— Je n'ai pas besoin de chance, répondit Madden avant de coincer son cigare entre ses dents. Je possède une salle de jeu. La chance, c'est moi.

Les femmes n'étaient pas supposées jouer au billard. Enfin, aucune loi ne leur interdisait d'y jouer... mais c'était tout comme. Dans presque toutes les grandes maisons, les salles de billard se trouvaient à l'opposé des pièces habituellement fréquentées par les femmes. En réservant certains domaines à la gent masculine, l'objectif était de protéger ces dames de l'odeur du tabac et des grivoiseries, et d'offrir à ces messieurs un lieu à l'écart du reste de la famille, où ils pouvaient boire et échanger avec leurs semblables.

Chez les Greene, cependant, les trois sœurs passaient plus de temps dans la salle de billard au décor de style mauresque que n'importe où ailleurs dans la maison. Leur père n'y jouait jamais et les filles avaient fini par s'approprier ce lieu.

Cet après-midi, justement, Marion avait décliné des visites de courtoisie en compagnie de sa mère pour disputer une partie de billard à quinze boules avec ses sœurs. Les règles étaient simples : la première à atteindre le score de soixante et un points avait gagné, et celle qui avait le plus de points à l'issue de trois parties remportait la mise de soixante-quinze dollars. La deuxième partie était déjà bien avancée, Justine ayant facilement gagné la première. Si elle n'avait pas préféré les œuvres de charité et si elle était née garçon, la plus jeune des filles Greene aurait pu faire carrière comme joueur de billard professionnel. Cela étant, Marion n'avait pas encore renoncé. Elle avait bien l'intention de remporter la mise et de la partager entre les nombreuses familles dans le besoin qu'elle connaissait en ville.

Florence étudia la disposition des boules, hésitant sur la conduite à suivre.

— Je mets la neuf, ou j'essaie la dix par la bande ?

Justine ouvrit la bouche pour répondre, mais Florence la fit taire d'un regard.

— Ce n'était pas une question. Je réfléchis juste à voix haute.

Justine leva les mains et garda le silence. Florence contourna la table, se pencha sur la boule numéro dix... et rata son coup.

— Bon sang ! jura-t-elle.

Justine descendit de son tabouret de bar et s'approcha de la table.

— Le carambolage, ce n'est vraiment pas ton fort, tu le sais. Tu n'arrives jamais à évaluer correctement les distances.

— Arrête avec tes conseils, s'il te plaît, répliqua Florence en se laissant tomber dans un fauteuil. Personne n'aime les Mlle Je-sais-tout.

— Ni les mauvaises perdantes, fit remarquer Marion avant d'engloutir le reste d'un macaron.

Florence tendit le bras pour attraper celui qui restait dans l'assiette.

— Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de parier mes vingt-cinq derniers dollars ? Je les gardais pour quelque chose de particulier.

— Comme une autre soirée au casino ?

— Au fait..., commença Justine qui se positionna et tira, faisant voler la boule blanche au-dessus du tapis vert, comment s'est passée votre petite virée d'hier soir ?

Marion ne dit rien, ne sachant par quoi commencer, ce fut donc Florence qui répondit :

— Nous avons gagné plus de deux cents dollars, une bagarre a éclaté, quelqu'un a drogué le champagne de Marion et on nous a volé tous nos jetons.